

Estelle Tharreau

Extrait de

Les Eaux noires

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2^e et 3^e a, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 2021, Tournada Éditions

PREMIÈRE PARTIE

Les innocents

Yprat était un cœur, asymétrique et inachevé.

Une ville balnéaire divisée en deux anses siamoises dont les extrémités rocheuses se rapprochaient sans jamais se rejoindre. Une particularité qui, vue du ciel, lui donnait l'aspect d'un cœur dont le dessinateur n'aurait pas esquissé la pointe pour souligner que ces deux anses, bien qu'unies dès leur naissance, n'étaient pas vouées au même destin.

L'une d'elles était hypertrophiée, dense, chatoyante et lumineuse. L'autre se réduisait à un timide creux parsemé de constructions ternes et hétéroclites, comme autant de confettis oubliés après la fête. En enfant mal aimé, cette anse avait été rebaptisée la « Baie des Naufragés ».

Pourtant, la même mer les bordait. Une mer du Nord aux couleurs d'un bleu vert teinté de gris rosé, l'été, et aux tonalités anthracite et marron, l'hiver. Mais un éperon calcaire les séparait. Une pointe sur laquelle avait été construit un immense bâtiment, la « Résidence des Embruns », qui occultait Yprat et imposait à la Baie des Naufragés la vue de son postérieur noir, un vaste parking ceint de grillage et de barrières.

Si la Baie des Naufragés n'avait pas été le lieu du trépas de tant d'innocences, il n'aurait pas été nécessaire de la dépeindre.

De toute façon, qui existait-il pour la plaindre ?

Les utilisateurs des quelques cabines d'habillage bloquées entre la route et la plage de la Baie des Naufragés ? À part quelques saisonniers, personne ne venait jamais se changer ici. Non, eux ne la plaindraient pas.

Ni les trois épaves échouées, d'ailleurs. Des coques de noix qui témoignaient de la présence d'un ancien cimetière de bateaux. Le reste des « cadavres » avaient

été évacués depuis longtemps. Seuls restaient ces trois naufragés qu'on repeignait chaque été pour ne pas effrayer les vacanciers égarés et conserver une touche nostalgique.

Qui restait-il donc pour se plaindre dans cette anse hypotrophique, délaissée et sinistre ?

Peut-être ces sept âmes échouées comme les trois navires sur le flanc ; sept âmes et quatre maisons. Trois demeures figées le long de la route qui venait mourir dans la Baie des Naufragés. Puis, bien plus loin que la fin de tout, à l'écart, comme un point final au désamour, la quatrième se tassait sur elle-même pour excuser sa présence. Cette maison était celle de Suzy Macondo.

Suzy qui n'avait que 17 ans et qui allait bientôt mourir.

Dans la profonde noirceur des eaux et de la nuit se détachait un carré de lumière qui aurait pu faire penser à un phare si, au lieu de signaler le danger, il ne conduisait pas tout droit vers les écueils.

La maison aux façades fissurées par le temps et noircies par les vents marins abritait Suzy, qui se contemplait dans le grand miroir de la chambre de sa mère. Indifférente aux regards indiscrets qui pouvaient la surprendre en lingerie fine à travers cette fenêtre éclairée et sans rideaux, elle réajustait la bretelle de ce soutien-gorge à la dentelle délicate. La belle brune regardait le corps ferme et élancé de ses 17 ans grâce auquel elle comptait vivre des instants de plaisir, ce soir encore.

Puis, elle se figea face à son reflet. Elle sonda son propre regard satisfait et déterminé. Elle savait ce qu'elle était.

Elle n'était pas surdouée, mais suffisamment bonne pour envisager des études complexes qui la conduiraient vers un emploi lucratif. Elle n'était pas superbe comme ces déesses de papier glacé, mais assez belle pour séduire qui elle voulait. Elle se savait redoutable, car assez brillante en tout, pour ne rien se refuser, tout en évitant les excès d'intelligence qui effraient les hommes et de beauté qui alarment les femmes.

Confiante en elle et en sa jeunesse, rien ne pouvait l'arrêter ou lui arriver. Sa vie ne serait pas celle de sa mère, qu'elle aimait, mais n'enviait pas. Qu'elles le veuillent ou non, elles étaient différentes par nature. Un jour, dans une salle d'attente, Suzy l'avait compris en lisant un article sur la conservation des races équines. Le journaliste comparait les modes de préservation de deux races de chevaux dont le sauvetage

s'était opéré très différemment tant dans la manière que dans l'intention.

La première race avait dû son salut à l'amour d'un milliardaire saoudien pour les pur-sang. Il avait succombé à l'élégance et à l'intelligence de ces chevaux en voie d'extinction. Il avait sélectionné les plus dignes représentants de cette espèce tombée en désuétude pour les élever dans un vaste haras luxueux et onéreux. Il avait fait tout cela par amour de ce qu'étaient ces chevaux, sans autre but que de les voir prospérer et s'épanouir.

La seconde race avait également évité sa disparition, mais d'une tout autre manière. Des agriculteurs avaient trouvé un regain d'intérêt pour ces anciens chevaux de trait qui ne leur servaient plus à rien depuis la généralisation des machines agricoles. Ils avaient découvert que cette espèce, à défaut de leur apporter une aide dans les champs, procurait une viande savoureuse. Ainsi, la race fut sauvée par la nouvelle utilité qu'on lui avait conférée.

Suzy et sa mère Joséfa étaient comme ces chevaux. Suzy était d'une race qu'on aimait pour ce qu'elle était. Joséfa n'était aimée que pour ce qu'elle pouvait procurer.

Malgré un très léger pincement au cœur, Suzy savait que sa mère était une « race à viande » et que ses efforts ne changeraient rien à sa nature, tout comme elle ne changerait rien à la sienne. Elle avait eu plus de chance que Joséfa. Cette mère dont elle croisait le regard admiratif et toujours surpris qu'un cheval de trait ait pu accoucher d'un pur-sang.

La sonnerie du téléphone la sortit de sa contemplation. Elle savait qui l'appelait invariablement à 23 heures.

« Allô, maman ?

– Oui, ma chérie. Ça va ?

– Oui, j'allais éteindre. Le temps commence à tourner. J'ai l'impression qu'il va pleuvoir.

– Tu vas toujours chez Léane, ce week-end ?

– Oui. On a des tas de trucs à faire. Je serais sûrement partie quand tu rentreras, alors...

– J'ai compris ; je te casse pas les pieds au téléphone. Mais, tu vas rentrer quand ?

– Dimanche matin.

– O.K., alors amusez-vous bien. Laisse quand même ton portable allumé. Au cas où...

– Hum.

– Bon... alors à dans deux jours.

– Hum.

– Je t'aime.

– Moi aussi. »

Depuis huit ans, six fois par semaine, les conversations de ce genre ponctuaient les nuits où Joséfa se rendait vingt kilomètres plus loin, à la station d'autoroute dans laquelle elle travaillait. Au décès de son époux, elle s'était trouvée confrontée à un choix cornélien : conserver son travail en journée sans parvenir à boucler les fins de mois ou passer en horaire de nuit, plus lucratif, mais pas suffisamment pour s'offrir les services d'une nourrice qui aurait pu veiller sur Suzy en son absence.

Elle avait donc investi dans des téléphones portables, donné les clés à un proche voisin, accepté les horaires nocturnes et prié pour que le sort ne s'acharne plus contre elle.

Suzy était solide, mature et fiable. Après les premières angoisses de part et d'autre, une routine s'était installée, accompagnée d'un certain apaisement. Ces appels à sa fille avant qu'elle ne s'endorme étaient les derniers vestiges de ces années d'inquiétude.

Sitôt après avoir raccroché, Suzy revêtit une robe facile à enlever, un manteau long et une écharpe pour se protéger du froid et des regards indiscrets. Elle glissa deux téléphones portables dans sa poche intérieure : celui acheté par sa mère et celui qu'elle lui cachait. Elle éteignit la lumière puis patienta.

Comme chaque nuit où elle s'échappait de chez elle, Suzy attendit que s'achève le manège des occupants des trois maisons un peu plus loin, celles qui la séparaient des cabines de plage : Domi rangeait son matériel photo dans le coffre de son véhicule avant de « s'envoler » ; le père de Charly fumait une dernière cigarette avant de rejoindre son fils et sa femme ; Cédric n'allait pas tarder à rentrer de vacances. Et Alex allait bientôt apparaître au volant de la voiture de la police municipale pour effectuer l'une de ses patrouilles.

Elle vérifia une dernière fois le bon fonctionnement du téléphone dont un seul numéro était enregistré. Elle regarda sa montre, car le temps était compté entre ses deux rendez-vous.

Puis, lorsque ceux qui devaient partir s'en allèrent et ceux qui allaient arriver ne l'étaient pas encore, elle se glissa hors de chez elle pour emprunter la plage en contrebas des maisons, la dissimulant ainsi de ses occupants. Elle accéléra jusqu'à la dernière cabine de plage, juste avant la courbe qui marquait la fin de la Baie des Naufragés et s'ouvrait sur la route menant à quelques commerces puis à Yprat.

Comme d'habitude, elle patienta debout dans le froid, le dos collé à la cabine de bois. Elle était plus fébrile qu'à l'accoutumée, car cette nuit marquait un tournant dans sa jeune vie. Ce soir, elle allait récolter le fruit de sa patience et de sa persuasion. Elle allait en finir avec les secrets et cet arrière-goût de honte. Vivre sa vie au grand jour et tant pis pour les conséquences. Elle se sentait plus irrésistible et invincible que jamais.

Elle contemplait avec attrait et répulsion les eaux noires qui lui faisaient face. Un vaste néant que le vent grossissant faisait frémir à grand-peine. Une soie noire qui provoquait en elle autant d'attraction que de répulsion. Une pulsion morbide de s'oublier dans ces oscillations profondes.

Sans le savoir, sous les bourrasques glaciales du vent de novembre, seule dans la nuit face aux eaux noires, Suzy attendait la mort.

L'obscurité était encore dense lorsque Joséfa amorça la dernière courbe annonçant son arrivée dans la Baie des Naufragés. Au loin, elle percevait à peine la silhouette de sa maison au bout de cette ligne droite plongée dans le noir. Il était 5 heures. Bientôt, les premières lumières s'allumeraient chez ses voisins alors qu'elle-même irait dormir.

Cette vie en décalage tout comme la fatigue pesaient plus lourdement à la fin de l'automne et en hiver. Ces longs mois où les nuits étaient interminables dans cette station balnéaire désertée, figée dans la torpeur.

À ces heures où le corps et l'esprit semblaient emprisonnés dans un carcan de coton, des idées lugubres assaillaient Joséfa, la renvoyant vers un sentiment de solitude qui ne cessait de s'étendre au fil des jours, des mois et des années.

Elle en connaissait les raisons : son âge qui avançait inexorablement, son corps devenu poussif et douloureux, son veuvage, ses difficultés financières et sa fille qui allait bientôt partir.

Les remèdes ? Elle n'en voyait aucun. Alors, pourquoi s'acharner à vivre une vie si amère au futur plus sombre encore ? Pour Suzy. Pour Suzy, son avenir et son bonheur. Sa fille pouvait aspirer à une meilleure destinée que la sienne.

Joséfa ne se l'avouerait jamais, mais elle irait jusqu'au bout par amour pour elle, mais aussi pour vivre un bonheur par procuration. Pour profiter des instants de joie à travers ceux qu'éprouverait sa fille comme un sourire qu'on renvoie par mimétisme, sans raison particulière, simplement parce que le visage qui vous fait face vous sourit. Elle ne vivrait pas le bonheur de Suzy, mais en saisirait des bribes à travers elle.

Le défilé des cabines de plage puis les trois maisons, la fin de route à peine carrossable, elle arrivait enfin chez elle.

Comme un automate au dos cassé, elle s'extirpa de la voiture et ouvrit la porte d'entrée. La première chose qu'elle fit avant même d'allumer la lumière fut de toucher le portemanteau. Le vide sous ses doigts lui signifia que Suzy était déjà partie chez Léane. Ses yeux ridés et cernés se rétrécirent un peu plus. Elle aurait aimé la voir quelques minutes avant de s'endormir puis de se lever, manger, laver, ranger, repasser, manger, repartir travailler et recommencer ce cycle abrutissant encore et encore.

Elle alluma. Comme elle, tout était propre, inerte et usé. La propreté était la pierre angulaire de sa dignité. Ce qu'elle devait préserver pour faire oublier le reste. Joséfa ne vivait pas dans la pauvreté. Elle se tenait juste au bord de ce précipice, dans cet équilibre incertain qu'on appelle pudiquement la précarité. Tout comme elle, sa maison en était remplie : une femme et des objets vieux jamais renouvelés, jamais ménagés, toujours sous pression, utilisés jusqu'à la corde, rafistolés avec les moyens du bord sans avoir l'assurance de tenir jusqu'au bout. Un être et des choses du passé, incrustés dans le présent et au futur impossible.

Joséfa monta dans sa chambre pour retirer sa tenue de travail. Une livrée de servante dont on avait conservé l'austérité, le col et les poignets blancs, mais dont la couleur noire avait été échangée contre un marron terne et dont la forme n'était plus celle d'une robe, mais d'un uniforme de soldat maoïste. Le logo orange de la station-service était la seule touche de couleur autorisée.

Après avoir enfilé un pantalon et un sweat confortable à mi-chemin entre le pyjama et la tenue de sport, elle ne put résister à l'envie de pousser la porte de la chambre en travaux de Suzy.

Car la précarité, c'était aussi cela : rogner pendant des semaines sur toutes les dépenses pour réunir un peu d'argent afin d'offrir à sa fille une chambre un peu plus digne.

Dans un an, Suzy poursuivrait ses études loin d'Yprat. Les horaires de travail de Joséfa et sa vieille voiture ne lui permettraient pas de lui rendre visite. Si elle voulait revoir sa fille, il faudrait que Suzy revienne dans la Baie des Naufragés. Il ne fallait pas l'en dissuader. Jo n'avait pas grand-chose à offrir. Elle n'avait trouvé que cette nouvelle chambre pour la convaincre de ne pas éviter cette maison qui ne donnait pas envie de s'y attarder.

D'un air défaitiste, elle contemplait les murs au papier peint arraché, les meubles regroupés dans un coin, le matelas par terre, les affaires de sa fille attendant dans des cartons récupérés à la station-service. Son regard s'arrêta sur les pots de peinture prêts à être ouverts pour donner un nouveau souffle à cette pièce qui n'en avait plus, pour cacher la médiocrité et les angoisses d'un avenir maternel incertain, pour oublier la distance qui s'installait entre elles chaque minute qui passait : la distance de l'âge, de l'intelligence et du niveau de vie qui, un jour, les conduiraient à une gêne réciproque.

Joséfa referma la porte, regagna son lit et s'endormit, le corps et l'esprit douloureux.

Il était presque 14 heures lorsque Joséfa émergea d'un sommeil lourd et abrutissant. Dehors, par intermittence, le vent projetait de grosses gouttes de pluie qui giflaient sèchement les vitres. L'humidité pénétrante agressa son corps ankylosé et transpirant. Dès que sa vue s'éclaircit, elle regarda l'écran de son téléphone.

Rien.

Bien qu'elle s'y attendît, Suzy n'avait pas appelé. Elle effleura la touche d'appel... Mais elle avait promis. Le va-et-vient de son doigt devint mécanique et son regard absent.

Promis de ne pas la joindre au téléphone, de la laisser tranquille avec son amie. Mais il pleuvait fort.

Promis de comprendre qu'elle n'était plus une gamine. C'était peut-être mieux de tenter de l'appeler maintenant et non ce soir.

Promis de la laisser respirer et prendre ses distances. Joséfa jeta le téléphone sur le lit et partit se doucher.

Promis de commencer à se faire une raison.

Le regard perdu vers les épaves malmenées par les vagues grises à l'écume jaunâtre, Joséfa picora un peu de pain et de fromage, un quart de pomme. Elle lava les toilettes et la salle de bains au carrelage terni.

Elle fuma et but un café.

Elle épousseta les meubles démodés, rayés, recollés.

Elle fuma et but un café.

Elle repassa sa tenue de travail pour le soir tandis que l'autre était dans la machine à laver afin qu'elle soit prête le lendemain.

Elle fuma et but un café.

Elle regarda les nouvelles d'un monde toujours aussi malade de l'Humanité qui le peuplait.

Elle fuma et but un café.

Elle se brossa soigneusement les dents et enfila l'uniforme marron.

Elle fuma et reprit son téléphone pour composer le numéro de Suzy. Elle tomba immédiatement sur le répondeur.

La tête basse, elle prit son sac : Suzy la connaissait trop bien. Elle l'obligeait à tenir sa promesse en lui adressant cette fin de non-recevoir.

Peut-être que le portable de Léane serait allumé ou que sa mère répondrait sur le fixe ? Non, non. Elle aggraverait les choses inutilement. Entre elles, la confiance était solide. Les liens entre Joséfa et sa fille n'étaient plus assez nombreux pour qu'elle se permette de briser ceux qui résistaient encore.

Il était 22 heures. Elle ferma la porte et suivit la route en direction de la station-sortie 8.

Moins de trente minutes plus tard, Joséfa vit émerger l'îlot de clarté jaune, planté au milieu de terrains plats, le long du ruban de bitume sur lequel fusaient les traces lumineuses des phares des véhicules. Elle emprunta la bretelle de la sortie 8, gara sa voiture, en sortit, badgea pour pointer, déposa ses affaires au vestiaire, releva ses collègues taciturnes puis attendit derrière le comptoir.

À travers les grandes baies vitrées, elle regardait le monde qui s'agitait sous ses yeux. Encore un instant de vie en décalage. Elle, statique, éveillée, travaillant dans la lumière tandis qu'à l'extérieur les automobilistes filaient à toute vitesse dans la nuit noire. Quand ils s'octroyaient une courte pause, ils étaient trop pressés et fatigués pour lui accorder plus qu'une simple formule de politesse. Et encore, pas toujours. Ils s'adressaient à elle, le regard absent, la parole se limitant au strict nécessaire pour obtenir le café, la viennoiserie

ou le soda désiré. Quelques billets tendus, quelques pièces rendues et elle n'existait déjà plus pour eux. Ils repartaient sans un regard, laissant derrière eux la station-sortie 8, cette verrue de lumière et de vie artificielles qui troublait la sérénité de la nuit.

Lorsque les clients se faisaient rares en ces périodes de froid, elle les observait reprendre la route, la laissant seule, plantée en pleine lumière dans cette grande boîte en verre oubliée au milieu de nulle part. Tout comme le ferait Suzy quand elle la quitterait sans se retourner. Quand elle l'abandonnerait dans sa grande boîte en pierre échouée dans la Baie des Naufragés.

Elle se demandait alors, si la plus grande solitude n'était pas d'être réduite à sa simple utilité. De n'être qu'un humain jetable.

Une fois encore, le portemanteau inoccupé accueillit Joséfa dans sa maison vide. Fataliste, elle se changea, grignota, mais n'alla pas s'allonger dans sa chambre. Elle préféra se recroqueviller sur le canapé en velours marron dont elle voyait la trame et ressentait les ressorts usés. Tel un chien attendant son maître, elle guetta l'arrivée de Suzy jusqu'au moment où le poids de la fatigue et des années fermèrent ses paupières.

Le temps défilait, comme pour essayer de préserver Joséfa de la vague d'inquiétude qui s'apprêtait à déferler sur elle. Qui allait grossir d'heure en heure avant de l'engloutir.

Dans un sursaut, Joséfa s'éveilla, le cœur battant. Ce n'était pas le bruit, mais le silence trop pesant qui la mit en alerte. Elle se redressa et observa autour d'elle.

Un simple regard circulaire permettait de faire le tour du rez-de-chaussée. Du canapé qu'elle occupait, elle voyait la télé éteinte face à elle, puis, à droite, la petite table des repas qui marquait une piètre séparation entre cette parodie de salon et la minuscule cuisine engoncée dans un renforcement. Encore un battement de cils pour franchir une moitié de mur et ses yeux se posèrent dans l'entrée au portemanteau désespérément vide, juste à côté des toilettes et de la salle de bains. Enfin, le trou béant de l'escalier dans lequel Joséfa pénétra.

L'étage n'était pas plus long à explorer. Deux chambres, deux portes qu'on aurait pu ouvrir presque simultanément. Deux pièces malades de l'absence de Suzy.

13 heures. Jo ne tergiversa plus. Suzy avait dit qu'elle rentrerait dans la matinée. Elle pouvait donc légitimement s'inquiéter, légitimement appeler.

Même appel que la veille, même fin de non-recevoir lorsque la voix enregistrée de Suzy jaillit à son oreille. Encore confiante en l'innocente désinvolture de la jeune fille, elle composa le numéro de Léane. La sonnerie s'épuisa sans être interrompue. Joséfa hésita à laisser un message. Elle préféra relancer un appel. Sans succès.

Excédée par l'indifférence de ces gamines, elle rechercha le numéro du domicile de la jeune fille. On était dimanche. Elle ne voulait pas déranger, mais la colère et l'inquiétude prenaient le pas sur les convenances. Elle espérait simplement que le père de Léane serait là.

Malheureusement, ce fut sa mère qui répondit, avec un accent mexicain rendant presque incompréhensible les quelques mots qu'elle s'efforça de prononcer en français. Le ton avait été sec. Jo comprit qu'elle tombait mal.

« Bonjour, ici Joséfa, la maman de Suzy... »

Elle n'eut pas le temps de poursuivre. Elle entendit la voix tonitruante de son interlocutrice appeler sa fille et vociférer des paroles en espagnol dont elle ne comprit pas le sens, mais en saisit l'agacement.

« Allô ? »

– Bonjour, Léane. C'est Jo. Je ne veux pas vous déranger, mais Suzy m'avait dit qu'elle rentrerait ce matin. »

La jeune fille ne répondit pas. Joséfa regrettait déjà son appel.

« Je voulais parler avec elle de quelque chose pour sa chambre... Alors, j'aimerais savoir si elle va bientôt rentrer. »

– Je... Heu... Je sais pas. Enfin, je veux dire qu'elle est pas chez moi. »

Ce n'est pas la réponse qui alarma Jo, mais la gêne évidente de l'adolescente.

« Elle est partie depuis longtemps ? »

– ...

– Léane ? Tu es toujours là ?

– Oui, oui. Je vais essayer de la joindre pour qu'elle vous rappelle.

– Elle était bien chez toi, ce week-end ?

– ...

– Je ne vais pas faire d'histoire. Dis-moi seulement si elle a passé le week-end chez toi.

– Franchement, je sais pas ce qu'elle vous a dit. Vous vous êtes peut-être pas comprises, mais elle était pas avec moi. »

Le cœur de Joséfa s'emballa tout comme sa colère. Tout se brisait entre elles. Même ce lien de confiance qu'elle croyait inaltérable.

« Oui, j'ai peut-être compris de travers. Elle t'a dit ce qu'elle comptait faire ?

– Bosser, je crois. On a pas mal de taf en français pour la semaine prochaine.

– Je vois. Merci. Si tu l'as avant moi, dis-lui de m'appeler.

– O.K. »

Tout était dit. Tout était fait. Sans le savoir, Jo venait d'entrer dans l'engrenage du malheur et de la culpabilité. Elle n'en était qu'au commencement. À ce moment où le retour de l'être cher semble imminent, où l'angoisse n'a pas encore chassé l'inquiétude, où le pire n'est pas envisageable.

Puis s'écoulèrent les heures qui tuent lentement l'es-pérance et l'aplomb des premiers instants. Elles déferlaient inlassablement comme les vagues des eaux grises qui deviendraient bientôt aussi noires que la nuit.

Toujours aucune réponse de la part de Suzy, alors que s'approchait le moment de repartir à la station-sortie 8. Il lui restait peu de temps pour se rassurer.

Il était 17 heures. Elle se couvrit chaudement et s'élança sur la route de la Baie des Naufragés.

Elle frappa à la porte de la première maison. Elle insista jusqu'à ce qu'apparaisse, dans l'entrebâillement, le visage rond et méfiant de Dominique Soudier. Grand et massif, le quinquagénaire aux cheveux ras et blancs lui adressa le sourire factice qu'il avait l'habitude de servir au client de la banque qui l'employait.

« Jo ? »

– Excusez-moi de vous déranger, surtout un dimanche, mais Suzy n'est pas rentrée et je n'arrive pas à la joindre. »

Le visage de bon père de famille du vieux divorcé se troubla. Il réajusta ses lunettes qui n'en avaient pas besoin.

« Je voulais savoir si vous ne l'auriez pas vue depuis vendredi soir.

– Non... Non.

– Comme vous partez souvent faire des photos la nuit, je me disais que...

– Des photos d'oiseaux. D'oiseaux nocturnes. »

Jo était aussi mal à l'aise que lui. Malgré les années, elle n'avait jamais tissé de liens avec cet homme discret et solitaire. Non qu'il fût désagréable ou antipathique, mais, derrière une très grande courtoisie, il ne semblait pas vouloir entrer dans la vie des autres afin qu'eux-mêmes ne soient pas tentés d'entrer dans la sienne.

« Oui, c'est ça. Donc, je me disais que vous l'aviez peut-être aperçue.

– Non, désolé. Non.

– Très bien. Alors, excusez-moi de vous avoir dérangé.

– Ce n'est rien. J'espère que... enfin, j'espère qu'elle n'est pas loin.

– Merci, bonne soirée. »

Le mince entrebâillement que Dominique avait ouvert sur son intimité se referma instantanément.

Jo avança.

Quelques pas de plus sur le bitume défoncé, couvert de sable amené par les vents. Quelques clics supplémentaires sur les premières roues dentées de l'engrenage.

Il fallut beaucoup de courage à Jo pour se tenir devant cette seconde porte, celle de la famille Soblon qu'elle avait fréquentée, jadis. Dès leur arrivée à Yprat, Suzy et Charly s'étaient tout de suite trouvés. Ils jouaient constamment ensemble : « les deux inséparables », comme on les surnommait sans grande originalité. Les familles s'invitaient chaque dimanche. Puis, Jo avait perdu son mari, Yvan Soblon, son emploi, tandis que sa femme, Astrid, avait obtenu la place de gouvernante d'étage¹ dans un palace d'Yprat. Tyrannique au travail, elle l'était rapidement devenue sous son propre toit. Cette grande blonde tirée à quatre épingles, plus snob que les clients qu'elle servait, avait profité du chômage de son mari pour en faire son petit homme de chambre personnel. Jo, la veuve, serveuse de station-service, et Suzy, l'orpheline livrée à elle-même, étaient devenues douteuses et infréquentables. Dans l'embarras et la honte, Yvan et Charly avaient fait allégeance à Astrid. Jo et Suzy n'avaient plus jamais franchi le seuil de cette maison.

Cela faisait des années que Jo n'avait pas frappé à cette porte en sa présence. Elle pensa à Suzy, passa ses mains moites sur son manteau et toqua de ses doigts tremblotants. Elle attendit la tête baissée jusqu'à ce que la porte s'ouvrit enfin, dévoilant le visage pincé et surpris de Mme Soblon.

¹ La gouvernante d'étage est chargée de contrôler la qualité du travail effectué par les femmes de chambre et d'améliorer la qualité du service.

« Bonjour, Astrid. Excuse-moi de te déranger, mais je n'arrive pas à joindre Suzy. Je voudrais savoir si toi, Yvan ou Charly vous l'avez vue depuis vendredi soir. »

Le regard de la quadragénaire se teinta d'une malveillante jubilation.

« Vous devriez plutôt aller voir les flics. »

Incrédule, Jo la dévisageait. Maintenant, elle la vouvoyait. L'écart qu'elle avait mis entre leurs deux familles ne lui suffisait plus. Il fallait qu'elle marque une rupture définitive.

« Elle était toute seule vendredi et samedi soir ? »

Astrid connaissait pertinemment la réponse. Sa question n'en était pas une. Il s'agissait d'un reproche. Une façon de montrer à Jo qu'elle était une bien meilleure mère qu'elle et à Yvan et Charly, qu'elle avait eu raison d'exiger qu'ils s'éloignent de ces deux femmes.

Rompant le silence embarrassé de Jo, Yvan apparut tout en restant en retrait.

« Un problème ? »

– Elle a perdu sa fille. »

Toujours derrière sa femme, qui lui tournait le dos, Yvan regarda Jo en se pinçant les lèvres pour excuser l'indélicatesse et l'agressivité de son épouse.

« Elle ne sait pas où elle est passée depuis vendredi. Elle veut savoir si on l'a aperçue. »

Muette, Jo encaissait les reproches sous-jacents et la condescendance.

« Depuis vendredi soir, souffla-t-il. Le soir de la tempête... »

Machinalement, Yvan repoussa du pied des grains de sable disséminés sous le porte-chaussures.

« C'est ça, depuis ce soir-là, elle n'a visiblement plus de nouvelles de... »

Yvan n'écoutait plus les sarcasmes incessants de sa femme, il fixait ces grains de sable oubliés dans l'entrée. Il ne pouvait s'en détacher. Ils collaient à ses yeux comme à son malaise.

Il n'avait pas passé l'aspirateur depuis vendredi. Le bruit importunait Astrid quand elle était présente. Comme elle disait, il pouvait s'arranger pour effectuer ces tâches bruyantes en son absence. Il n'avait pourtant pas grand-chose à faire pendant qu'elle allait gagner leur pain quotidien. À défaut de subvenir aux besoins de la famille comme la plupart des hommes de son âge, il pouvait au moins se débrouiller pour que tout soit impeccable à son retour au lieu de perdre son temps et l'argent d'Astrid à fumer. Et pas toujours dehors ! Astrid le savait. Oh, oui ! Il ne fallait pas la prendre pour une imbécile.

À mesure que ses pensées divaguaient vers cette rengaine conjugale, Yvan appuyait de plus en plus sur les grains de sable emprisonnés sous sa semelle.

Astrid savait que malgré son interdiction, il fumait parfois à l'intérieur. Elle le sentait tout comme elle flairait quand les femmes de chambre qu'elle dirigeait essayaient de lui faire le coup. Mais Astrid savait rapidement les calmer. Astrid savait calmer tout le monde...

Des pas dans l'escalier firent tressaillir son mari. Charly s'avançait, l'air intrigué.

« Un problème ? »

– Suzy a disparu », lança sa mère d'une voix suffisante.

Le visage de l'adolescent se décomposa sans que les deux femmes, absorbées par leur face-à-face, s'en aperçoivent. Yvan observait son fils. Châtain et athlétique comme lui, il était cependant plus grand et plus élancé. Effrayé, ce grand gaillard au visage enfantin ne cillait pas. Planté au beau milieu du couloir, il se tassait dans son survêtement. Absorbé par l'attitude de son fils, Yvan fit volontairement crisser le sable sous sa chaussure. Charly observa le sol puis resta interdit en regardant son père.

« Alors, vous deux ? Vous avez vu quelque chose, oui ou non ? Qu'on en finisse ! »

Comme deux élèves pris en faute, ils tournèrent brusquement la tête.

« Rien, désolé.

– Moi non plus, rien.

– Voilà, fit Astrid, vous avez votre réponse. Personne n'a rien vu. »

Elle claqua la porte, laissant Jo humiliée et désemparée.

Au bout de longues secondes, ses yeux parvinrent à s'arracher à la froideur de cette porte close pour regarder plus loin, en direction de la dernière maison. Elle s'apaisa. Là-bas, elle savait qu'elle serait accueillie et écoutée.

Lorsque Cédric ouvrit, Jo reçut son sourire comme une longue caresse. Comme la main réconfortante d'un adulte dans la chevelure d'un enfant qui vient se faire consoler. Du temps où seul Dominique, le banquier solitaire, se tenait à l'écart de ses voisins, la famille Macondo et la famille Soblon invitaient souvent Cédric Linegarde, l'éternel célibataire. Jo n'avait jamais compris comment ce policier municipal, maintenant proche de la retraite, n'avait jamais trouvé une compagne. Ce gros nounours barbu aux cheveux bruns et aux yeux noirs aimait la bonne chère, ses semblables et son métier. Il savait tendre la main, mais aussi élever la voix ou lever le poing. Les gens le définissaient souvent ainsi : il était rassurant.

Alors, à la mort de son mari, lorsque Jo s'était résignée à laisser Suzy seule la nuit, elle lui avait confié les clés de sa maison. Il avait toujours laissé son portable allumé, prêt à intervenir à la première alerte. Mais il avait fait bien plus. Il avait su convaincre le maire que les patrouilles nocturnes de la police municipale ne devaient pas s'arrêter à la Résidence des Embruns. Que si les policiers avaient le temps d'ouvrir ces grilles pour inspecter un parking désert sept mois sur dix, ils pouvaient passer s'occuper des habitants de

la Baie des Naufragés. Personne n'avait jamais su la raison qui animait réellement Cédric. Il avait obtenu gain de cause et depuis huit ans, toutes les nuits, les véhicules faisaient étape dans la petite anse mal aimée.

« Ma Jo ! Qu'est-ce qui t'arrive ?

– Je n'ai plus de nouvelles de Suzy depuis vendredi soir. Elle ne répond pas sur son portable et elle m'a menti. »

Jo avait craché cette tirade d'un trait comme un paquet trop lourd à porter qu'on lâche brutalement.

« Allez, reste pas là dans le froid ! Entre, je vais te faire un café. »

L'intérieur de Cédric s'apparentait à un chalet plus qu'à une maison en bord de mer. Les murs et les plafonds étaient entièrement lambrissés. Un peu partout trônaient des objets qu'une épouse se serait hâtée de faire disparaître : des armes à feu, des photos de copains au temps du service national, des cadres contenant des collections d'insignes militaires, des almanachs accrochés sur un clou, des têtes d'animaux empaillés, un calendrier coquin à peine dissimulé derrière celui de la Poste. Les meubles étaient dépareillés, fonctionnels à défaut d'être esthétiques. Seuls la cafetière, le grand canapé de cuir avec repose-pied électrique et le home cinéma avaient été choisis avec le plus grand soin.

« Alors, raconte-moi un peu cette histoire », dit Cédric calmement en lui tendant une tasse de café.

Attentivement, il écouta le récit de Jo : l'appel à 23 heures vendredi, le mensonge concernant le week-end chez Léane, la promesse de retour ce matin, le répondeur têtue du portable puis, enfin, l'inquiétude, le mauvais accueil chez Dominique et Astrid.

Sans être interrompue, elle retraça le déroulé de ces deux jours sous le regard compatissant de Cédric et de celui du lynx empaillé qui la fixait de ses yeux jaunes, le museau retroussé, les crocs agressifs.

« Fume si tu en as envie. Tu veux un autre café ?

– Oui, merci. »

Cédric s'affaira devant la cafetière puis reprit place à côté d'elle. Il passa son bras autour de ses épaules.

« Bon, je comprends que tu sois inquiète, mais il y a sûrement une explication à tout ça. Pas forcément logique avec les jeunes, mais une explication quand même.

– Mais, elle me prévient toujours...

– Oui, mais elle a 17 ans maintenant, fit-il en appuyant bien sur chaque mot. Elle a changé. Elle est devenue une femme. »

Jo serra les dents et fixa le lynx. Elle n'aimait pas entendre un homme parler ainsi de son enfant. Elle n'osait plus regarder Cédric de peur que cet indéfectible ami surprenne son regard hostile.

« Écoute, Jo, je n'étais pas au poste ce soir-là. Mais vendredi, Alex est passé quatre fois en patrouille. On va lui demander s'il a vu quelque chose.

– Quatre fois ?

– Oui. Comme je rentrais de vacances... tu sais en République dominicaine. Il faudra que je te raconte. Enfin, bref, comme je rentrais de vacances et que j'avais pas envie de passer au poste, il s'est cru obligé de venir me voir à la maison.

– Tu n'es pas allé au poste en revenant de vacances ?

– Tu sais, c'est pas obligatoire.

– Oui, mais je t'ai toujours vu aller prendre la température là-bas, à peine tes valises sorties du coffre.

– Je sais, ma belle, je sais ! Mais, tu vois, je suis comme tout le monde à deux ans de la retraite ; je commence à lâcher du lest. Bon, tu pars à la station dans combien de temps ?

– Dans deux bonnes heures.

– O.K., va te changer et prends ta voiture. Je vais appeler Alex et on va passer chez lui. Tu partiras au boulot directement de là-bas. »

Le lotissement dans lequel vivait Alexandre Céroque et son épouse Natasha se réduisait à un alignement de maisons identiques, mitoyennes par le garage avec un carré de jardin côté cour. Un vrai labyrinthe de ruelles et d'impasses dans lequel tout le monde se perdait la première fois. Un conglomérat uniforme et ennuyeux qui prenait les allures d'un rêve inaccessible pour Jo.

Elle ne salivait pas devant les demeures de maître d'Yprat, mais elle s'autorisait à rêver à ces habitations propres et sans grâce tout en sachant qu'elle ne pouvait pas s'offrir le loyer et encore moins l'acquisition.

Ils se garèrent et à peine eurent-ils ouvert leur portière qu'Alex se précipita vers eux, sous les nuages d'acier. La pluie recommença à tomber.

« Entrez vite ! Le café est prêt. »

Natasha les observait sur le seuil. Elle jeta un regard noir à Cédric, ne salua personne et s'éclipça. Alex leva les yeux au ciel et tenta d'excuser son attitude en de telles circonstances.

« C'est toujours à cause de... »

– Te fatigue pas, mon grand ! lança Cédric en lui tapant sur l'épaule. On ne la refera pas.

– Allez, entrez. Alors, c'est quoi cette histoire ? Suzy s'est barrée ?

– Pas exactement. Elle a menti à Jo. Elle ne répond pas au téléphone et elle n'est pas encore rentrée. Alors, sa mère la cherche partout. Comme t'étais de service vendredi et samedi, je voulais savoir si tu avais vu Suzy ou un truc bizarre. Enfin, tu vois.

– Ben, écoute, pas grand-chose. Même rien du tout, pour tout te dire. C'était le calme plat. D'ailleurs, on s'est bien fait chier ce week-end ! Le seul truc que j'ai

consigné dans le registre, c'est le passage chez toi. Désolé, Jo. »

La mère de Suzy n'avait pas ouvert la bouche depuis que Cédric avait pris les choses en main. Elle adressa un piteux signe de remerciement à Alex, « le beau gosse » comme l'appelaient les vieux et les jeunes, les hommes et les femmes.

Embarrassé par ce surnom à ses débuts, il en plaisantait volontiers désormais. Cependant, il avait conscience et abusait de l'attrait qu'occasionnaient son mètre quatre-vingt-huit, sa carrure de handballeur et ses boucles auburn qui faisaient ressortir ses yeux vert clair. Natasha, sa femme, le savait également, ce qui avait entraîné son exil temporaire chez Cédric quelques années auparavant, le jour où elle avait surpris des mots que son mari n'aurait dû prononcer qu'à elle seule, et non au téléphone, planqué à l'arrière du garage.

« O.K., fit Cédric après un instant de réflexion que Jo et Alex avaient respecté dans une attente silencieuse. Alex, tu prends ton poste dans combien de temps ?

– J'allais y aller.

– Bien, alors tu demandes aux collègues de renforcer les patrouilles dans la Baie et d'ouvrir l'œil cette nuit. Tu m'avertis immédiatement si vous constatez un truc. N'importe quoi, tu m'appelles ! O.K. ?

– Ça marche.

– Toi, Jo, tu appelles ton boulot pour leur dire que tu risques d'être un peu à la bourre. On passe au poste de police avant que tu partes. Je les connais bien, les collègues du commissariat. Je vais leur glisser un mot, comme ça eux aussi, ils vont ouvrir l'œil. S'il y a du nouveau, je vous appelle tous les deux. C'est bon pour tout le monde ? »

Jo et Alex acquiescèrent.

Tant d'efforts et de sollicitude pour maintenir Jo dans l'illusion que tout cela n'était pas grave. Tant de minutes passées à croire que la vie reprendrait sa routine rassurante.

Le commissariat d'Yprat, situé en plein centre-ville, avait été rénové dans le style des luxueux hôtels de la ville. Pierres blanches, colonnes à l'entrée et sur le fronton, « POLICE NATIONALE » gravé à l'or fin. Une débauche de moyens pour se fondre dans le décor, très disproportionnée par rapport à l'importance de ce commissariat même si l'été était marqué par une forte recrudescence de vols et de voie de faits.

L'attente fut tout aussi brève que la déclaration de Jo. Michel Tivard, l'officier de police, l'écouta poliment en jetant par instant des regards dubitatifs à Cédric. Il stoppa le flux de paroles de cette mère angoissée par l'escapade de sa petite fille âgée de 17 ans.

« Bien, fit-il posément. Je comprends votre inquiétude. Nous recevons souvent des parents dans votre situation, convaincus que leur enfant ne peut pas leur mentir ou faire quelque chose de déraisonnable. Mais, croyez-moi, la plupart du temps, tout finit par une bonne engueulade et des larmes de soulagement.

– La plupart du temps, mais...

– Attendez ! Je n'ai pas terminé. Je vous ai dit que je vous comprenais. Je vais donc donner le signalement de votre fille aux collègues. Si on a quelque chose, je vous avertis. En revanche, et c'est probablement ce qui va arriver, si votre fille réapparaît, avertissez-nous. Qu'on ne cherche pas pour rien. Cédric et moi, on reste en contact. »

Il adressa un regard entendu à son collègue de la municipale et tendit la main vers Jo.

« Et c'est tout ?

– Que voulez-vous que nous fassions de plus pour l'instant ?

– Mais, je vous l’ai dit. Je suis sans nouvelles depuis vendredi et elle...

– Non, c’est vous qui ne m’avez pas bien écouté. Elle ne vous a pas donné de nouvelles depuis ce matin. Elle a 17 ans, madame. 17 ans ! On ne peut pas mettre tout le monde en alerte parce qu’une jeune fille bientôt majeure décide de passer quelques jours sans sa mère... Et, sans vouloir être désobligeant, si elle est en bonne compagnie, vous comprendrez qu’elle puisse avoir un peu de retard. »

Jo lança un regard noir au policier. Elle détestait tous ces hommes qui insinuaient des choses sur sa fille. Elle détestait ces gens qui refusaient d’entendre la parole de ceux qui savaient de quoi ils parlaient. Ces ignorants auxquels on devait se plier en raison de leur statut ou de leur uniforme alors qu’ils ne savaient rien, ne comprenaient rien. Elle percevait dans le regard de ce flic toute l’incrédulité et l’amusement d’un homme face à une femme usée qu’il prenait pour une pauvre mère hystériquement inquiète et malade de voir sa fille grandir.

Elle partit sans un mot ni pour le policier ni pour Cédric, qui préféra la laisser s’en aller. Au loin, elle jeta brièvement un dernier coup d’œil dans le bureau. Elle vit Cédric hausser les épaules et le policier esquissier un sourire amusé.

Jo avait vécu cette nuit comme un long fil d'attente qui se dévidait sans fin. Entre ses rares clients, elle restait debout, les yeux rivés sur l'écran de son portable. Parfois, un collègue passait pour demander des nouvelles. Jo faisait non de la tête puis chacun reparait le visage fermé, tourné vers le sol. À d'autres moments, au loin, sa collègue enfermée dans la guérite des pompes à essence lui adressait un regard interrogateur. Même réponse, même visage embarrassé.

Quand arriva le moment de retrouver sa maison vide, elle partit sans un mot. Seule dans sa vieille voiture, elle n'avait plus à se contenir, à donner le change. C'est à ce moment précis que la peur balaya l'inquiétude. Quelques minutes seulement qui firent basculer une absence anormale en une disparition inquiétante.

Elle pressentait déjà que, quels que soient le moment et l'endroit où l'on retrouverait Suzy, un drame l'attendait. Elle espérait simplement que les blessures du corps ou de l'âme seraient superficielles et cicatrisables. Que sa fille avait vécu une épreuve et non un calvaire.

Dans son pauvre uniforme marron, Jo accéléra pour rentrer au plus vite tout en sachant que l'attente serait peut-être encore longue dans la grisaille et le crachin.

Enfin le dernier virage. Enfin la Baie. Bien qu'aucune nouvelle ne lui soit parvenue durant le trajet, Jo se sentait soulagée de revenir ici. Cet endroit où elle avait l'impression de pouvoir être utile.

Elle fronça les sourcils en distinguant des hommes dans l'obscurité près des cabines de plage. Elle ralentit. Dans la lumière des phares, elle reconnut M. Jufflot, l'ancien professeur de maths de Suzy qui avait l'habitude de promener son chien dans la Baie avant de

partir au lycée. Assis par terre, le regard perdu, le souffle court, il semblait ne pas entendre le pompier accroupi à ses côtés. Lorsqu'elle arriva à leur hauteur, ils la dévisagèrent comme s'ils contemplaient un revenant.

Pauvre, M. Jufflot ! Jo lui avait dit que, dans son état de santé, ce n'était pas prudent de se balader seul, le matin par tous les temps. Qu'un jour, il pourrait arriver quelque chose. Jo leur sourit avec douceur et poursuivit la route de la Baie jusqu'à son terminus.

Au loin, elle aperçut les gyrophares des voitures amassées devant sa maison, dont celle de la PM¹. Son cœur bondit. Ils lui avaient ramené sa fille. Elle vit Cédric et Alex, mais aussi le policier de la veille. Elle imagina brièvement Suzy, piteuse et honteuse dans un de ces véhicules. Peut-être en train de cuver sa première cuite ? Peut-être en compagnie d'un petit ami secret tout aussi gêné qu'elle ?

Elle dépassa la dernière cabine, vit Yvan, Charly et Astrid sur le seuil de leur maison, le regard tout aussi interdit que M. Jufflot et le pompier. Puis Domi, le visage décomposé.

Dans les flashes des lumières artificielles et oscillantes des véhicules, Jo souriait encore malgré cette étrange haie de malheur qui saluait son retour et celui de Suzy. Puis, elle tourna la tête en direction de la plage et des bateaux échoués. Elle vit des véhicules de pompier et de police. Elle vit des rubans jaunes et des hommes en combinaison blanche.

Elle ne savait pas encore, mais elle avait compris et elle trembla. Elle suffoqua. Elle essayait de rejeter la réalité que ses yeux lui renvoyaient. Son esprit luttait désespérément pour la survie de Suzy. En roue libre, elle parcourut les derniers mètres qui la séparaient de sa maison.

Elle resta figée au volant face aux yeux rougis de Cédric et d'Alex. Ce dernier baissa la tête et s'éloigna.

1 Police municipale.

Cédric se porta près de sa portière qu'il ouvrit avec délicatesse. Il se taisait, le regard rempli de pitié. Immobile, sans un mot, Jo l'observait de ses yeux implorants en secouant la tête.

Doucement, il lui prit le bras et l'aïda à sortir de la voiture. Elle le regardait toujours, comme pour faire abstraction du décor qui les entourait. Pour gagner du temps. Trouver une autre explication. Pour repousser le moment où Cédric allait parler.

La partie réfractaire de l'esprit de Jo tenta une ultime rébellion tandis que ses yeux pleuraient déjà.

« Tu me l'as ramenée ? Hein, Cédric ? Tu m'as ramené ma Suzy ?

– Jo...

– Elle est à la maison ? s'étrangla-t-elle. Elle est pas blessée ?

– Jo... »

Cédric ne pouvait contenir ses larmes.

« Vous l'avez soignée ? Hein ? Ça va aller ?

– Jo... Suzy est morte. »

Puis le hurlement d'un esprit qui vacille. D'une âme qui vole en éclats.

Jamais plus les humains présents dans la Baie n'entendraient un cri aussi déchirant.

Un cri qui couvrit le grondement des eaux noires.

Fin de l'extrait



Tournada Éditions

www.tournada.fr